



Points de vue dans la famille: Les impératifs sociaux

Philippe Malrieu, Pierre Tap

► To cite this version:

Philippe Malrieu, Pierre Tap. Points de vue dans la famille: Les impératifs sociaux. L'école des parents, 1962, Vol 63 (n°6), pp. 2-10. halshs-01206003

HAL Id: halshs-01206003

<https://shs.hal.science/halshs-01206003>

Submitted on 28 Sep 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Points de vue dans la famille :

Les impératifs sociaux

par Ph. MALRIEU

*professeur à la Faculté des Lettres
de Toulouse*

et

Pierre TAP,

*avec la collaboration
de l'Ecole des Parents de Toulouse.*

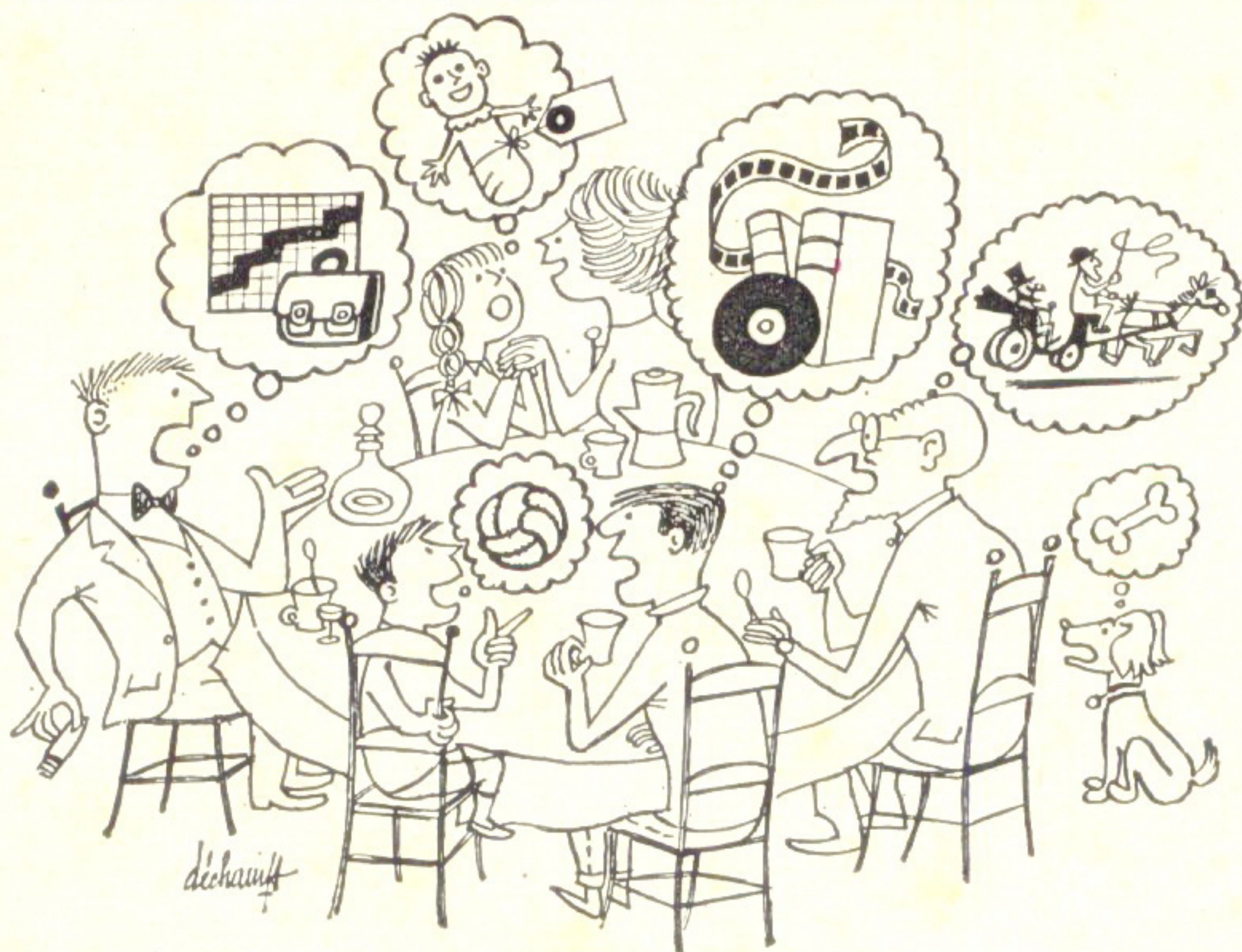
La politesse

Pour vivre en société, il faut bien que chacun respecte les quelques impératifs sociaux qui découlent du contrat social, et une part importante de l'éducation consiste à les faire reconnaître, et à les faire accepter par les enfants. Il faut être honnête, il faut être poli, il faut travailler. Mais à entendre répéter tant de fois « il faut », il arrive que l'enfant, que l'adolescent surtout regimbent, et de leur protestation, peu comprise par les parents, va naître le fameux conflit des générations.

Grâce à l'obligeance de l'Ecole des Parents de Toulouse, nous avons recueilli sur ce qu'on pourrait appeler la « pédagogie sociale », quelques témoignages de parents de tous milieux, tandis que des entretiens avec des adolescents — lycéens et apprentis — nous apportaient sur leurs opinions des renseignements souvent émouvants.

80 % des parents interrogés accordent une extrême importance à la politesse : « Elle est à la base de l'entente parents-enfants, elle est source de l'équilibre familial. Elle est la marque qu'on reconnaît autrui comme un égal, ou comme une personne à qui on doit déférence. C'est la première façon de vivre en société et d'être bon sans effort ni vanité. C'est une question de dignité. »

Il faut donc commencer très tôt l'éducation de la politesse. Et c'est à l'exemple qu'il faut recourir d'abord : « Si les enfants voient que les parents sont polis, ils font comme eux. Si tout le monde se plaint qu'il n'y a plus de politesse (c'est le cas pour la moitié des parents interrogés), c'est que trop d'adultes donnent le mauvais exemple. » Mais il faut savoir l'exiger constamment, et rappeler les enfants à l'ordre à chaque manquement.

*discussions familiales ...*

Qu'en pensent les jeunes ?

Mais que pensent ces derniers de la question ?

Tant qu'ils sont jeunes, ils se conforment en général sans difficulté aux règles qu'on leur enseigne, Bonjour, je vous prie, merci, pardon, le baiser du matin ne leur coûtent pas beaucoup jusqu'à 11 ou 12 ans. De nombreux parents signalent cependant qu'ils sont obligés de les rappeler à l'ordre. On met ces oublis sur le compte de la distraction, si commune à cet âge...

Les choses, pourtant, se compliquent à l'adolescence, et le sens de ces oublis s'y révèle peut-être. Dans une famille nombreuse, l'aîné, qui a 17 ans, ne salue jamais personne, et sa sœur de 15 ans commence à suivre l'exemple. Les adolescents, parmi les plaintes de leurs parents, signalent assez fréquemment les reproches que leur valent leur incorrection et leurs mauvaises manières.

C'est que l'impolitesse est devenue pour certains d'entre eux un moyen de s'affirmer eux-mêmes, contre ces parents qui ne les comprennent pas. Sur ce point, leur accord est général : « Les grandes personnes ne nous font pas assez confiance. Elles envient la jeunesse et la dénigrent. Elles nous croient bêtes, et qu'on n'est pas à l'âge de comprendre. » Ils leur répondent en brisant avec les habitudes qu'elles ont essayé de leur inculquer. Ils s'insurgent contre ce dressage qui déjà pesait à leur enfance, et

ils ne veulent voir en la politesse que mines affectées et conventionnelles, singeries et hypocrisies. Il faut être naturel, direct...

Le mal, dira-t-on, n'est pas si grand ? Passé l'âge difficile, nos jeunes vont retrouver et exiger ces formes de politesse qu'ils ont méprisées ? Mais est-ce bien sûr ?

En fait, l'impolitesse et l'incorrection peuvent être considérées comme un des symptômes du trouble des jeunes, de leur fermeture à autrui, et lorsqu'on essaye de lutter contre elles, il ne faut pas oublier — et ceci sans doute dès l'enfance — le mal dont elles sont la manifestation.

C'est aux parents ici que nous voudrions redonner la parole, à ceux notamment qui remarquent qu'il y a deux politesses. « L'une, disent-ils, est faite d'automatismes. Il faut bien sûr l'inculquer de bonne heure, apprendre à dire bonjour et merci. Ce n'est pourtant qu'un vernis superficiel, utile d'ailleurs, indispensable même, à la vie en société. Mais la vraie politesse vient du cœur. Elle exprime l'élan d'affection que l'enfant éprouve pour autrui, l'intérêt qu'il lui porte. »

Pour que la vraie politesse se développe, il ne suffit pas de faire des reproches chaque fois qu'il y a manquement de la part de l'enfant. Il ne suffit même pas de donner l'exemple de la politesse. Il faut donner celui de l'accueil. Lier les formules de politesse à l'intérêt qu'on porte à l'enfant, de telle sorte qu'elles n'apparaissent pas comme des « simagrées » derrière lesquelles il pourrait lire l'indifférence, c'est la condition pour qu'en retour il trouve quelque intérêt à notre personne, et ne se borne pas à nous saluer par un « réflexe conditionné », mais du fond de son cœur.

La vraie politesse est la marque d'une âme confiante, et c'est en créant cette confiance qu'on a le plus de chances de la sauver. Mais ceci est une autre histoire, une longue histoire, et qui requiert beaucoup de qualités en apparence contradictoires, comme, par exemple, la spontanéité dans nos façons d'être, et en même temps beaucoup de contrôle de nous-mêmes en face des réactions imprévisibles des jeunes : le respect de leur liberté, mais aussi l'intérêt passionné à leurs réussites, et à leurs échecs.

En somme, il ne suffit pas de dire qu'il faut comprendre les jeunes : cette formule a quelque chose de paternaliste. Il s'agit de rester sensibles à leurs découvertes, de les penser avec eux, de croire qu'ils peuvent nous apprendre quelque chose, dont notre action a intérêt à tenir compte.

La tenue morale

« Il faut se respecter soi-même. » Cette maxime, c'est dix fois par jour qu'on la répète à l'enfant sous des formes diverses, soit qu'on lui conseille de remettre un devoir propre, soit qu'on lui interdise le mensonge, soit qu'on recommande à l'adolescent le respect de l'autre sexe...

Les parents, en donnant ces conseils, trahissent une crainte très répandue : ils ont peur du laisser-aller, peur des mauvais exemples, des mauvais instincts, des mauvaises fréquentations, des mauvais films, peur de la « vie moderne ».

« La vie moderne, dit une mère, oblige à donner aux jeunes plus de liberté qu'autrefois ; or, ils ne connaissent rien de la vie. Il faut donc veiller sur eux davantage. »

On sera donc volontiers sévère — et surtout à l'égard des filles, auxquelles la cigarette est interdite par 50 % des parents que nous avons interrogés jusqu'à... leur émancipation, le rouge à lèvres jusqu'à 18 ans (75 % des parents) ; le pantalon lui-même n'est pas autorisé par 25 % des parents, sauf en montagne.

Les conflits qu'occasionnent les sorties

On est sévère surtout à propos des sorties ; ici encore la plupart des parents n'admettent la sortie des garçons la nuit, qu'après 16 ans, et celle des filles, jamais, à moins qu'elles ne soient accompagnées d'amies sérieuses. Et encore n'est-ce pas sans inquiétude !

Or, la sortie est pour les adolescents un besoin profond, hautement affirmé. C'est peut-être la revendication majeure à l'égard de la famille. « Le besoin de sortir, dit un lycéen de 18 ans, je l'ai ressenti à 12-13 ans. Dans ma ville, il y a pas mal d'ouvriers. Ils laissent sortir leurs gars. Tandis que moi, mes parents me tenaient bouclé. Alors, voir les autres dehors, et moi toujours dedans, j'en aurais pleuré ! Je leur en ai fait de ces scènes ! »

Sortir, et rentrer tard surtout, non pas à minuit, mais à deux heures, à quatre heures, voilà qui confère un brevet d'indépendance !

Sortir, c'est rencontrer ses copains : « Entre nous, c'est une confiance sans limite, on cherche à se rendre agréables l'un à l'autre, on parle de tout, on se corrige de ses défauts. » C'est découvrir en l'autre un monde d'expériences inconnues.

Sortir, c'est, disent les garçons, rencontrer des filles, et surtout « aller avec *une* fille ». « Les filles, c'est comme la barbe qui pousse, on se sent plus homme. Au début, on est correct, et puis on est bien forcé de s'embrasser, et ainsi de suite... »

Sortir, c'est aller au cinéma, se promener en bande, rire, plaisanter. En un mot, c'est surmonter le mal de l'adolescence, ce mal dont le même lycéen nous donnait la définition suivante : « L'adolescence, c'est terrible. On se croit par la mentalité supérieurs ou égaux aux autres, aux adultes. Mais naturellement, vu la taille, l'âge, les autres vous disent : tu n'es qu'un gosse. »

« Ma fille, dit en effet une mère, ce qu'il y a de plus difficile, c'est de lui faire comprendre qu'elle n'est qu'une enfant » (elle a 13 ans).

La sortie est le meilleur moyen pour se prouver à soi-même qu'on sort de l'enfance ; les parents n'ont pas le droit de refuser cet accès à l'autonomie. Ils risqueraient, en s'obstinant, des mésaventures analogues, dans leur genre, à celles que vécut le pauvre Arnolphe avec Agnès l'ingénue.

Et pourtant leur inquiétude n'est pas injustifiée. Il n'est que trop vrai — la preuve n'est pas à faire — que certains garçons et certaines filles ne savent pas user de la liberté qu'on leur laisse. Ils faut qu'ils apprennent à s'en servir et que la famille et l'école leur donnent les armes dont ils ont besoin pour résister à l'ensemble des entraînements qu'offre la société où ils vivent. Le problème est cependant difficile. Comment enseigner la liberté ? Le meilleur et peut-être le seul moyen n'est-il pas d'en laisser s'accomplir l'expérience ?

Nous voudrions dire simplement les solutions que nos adolescents nous ont livrées, lorsqu'ils ont évoqué ce qui les avait le plus marqué dans leur vie.

La première chose qui les retient loin de la délinquance, c'est, disent plusieurs d'entre eux, l'exemple et l'affection des parents, le souci que ces derniers manifestent de leur faire part de leurs expériences, pourvu qu'ils ne les présentent pas comme des modèles infailibles. Les jeunes aiment un père véritable, qui sache les diriger, et même qui soit exigeant, une mère aimante, compréhensive : des parents qui leur fassent confiance, et des parents unis, plusieurs d'entre eux ont insisté sur ce point.

Ce qui a aidé aussi beaucoup de jeunes, c'est le modèle d'un aîné : un frère, une sœur, un ami à qui ils puissent faire part de tous leurs sentiments sans restriction. Parfois, aussi, à 18 ans, un amour réel, pour quelqu'un qui mérite d'être aimé — et non, comme dit un garçon, « pour ces filles avec lesquelles il faut surtout penser à ne pas avoir d'enfant ».

Ce qui enfin sauve quelques jeunes — une minorité peut-être, mais elle comptera demain — c'est une réflexion sociale, civique, philosophique, qui leur donne le sens de leur tâche d'homme. C'est ici que l'école peut aider les parents, si elle révèle la signification des efforts accomplis par les générations passées, si elle est ouverte aux problèmes contemporains, si elle favorise l'initiative des enfants et des adolescents, en reconnaissant avec eux tout ce qu'il y a d'extraordinaire dans la nature et dans l'histoire. Avoir des yeux, un cœur tout neufs...

Car en définitive, le respect de soi, n'est-ce pas le respect de l'homme, en soi ? La *participation* intense et collective des jeunes aux découvertes des hommes, c'est sans doute le meilleur garant de leur tenue morale.

L'argent

Dans notre société, où l'argent joue le rôle que l'on sait, et qui est si souvent le premier, comment habituer l'enfant à considérer les problèmes qu'il pose ?

On pourrait dire qu'il y a à cet égard deux attitudes chez les parents qui ont bien voulu répondre à notre enquête, attitudes qui coexistent bien souvent chez une même personne, sources de nombreux conflits.

L'une, qu'on pourrait appeler réaliste, ou si l'on veut, pragmatiste, considère que les enfants doivent faire l'apprentissage du maniement de l'argent, qu'ils doivent apprendre à ne pas le gaspiller, à l'économiser en vue d'un achat important, à tenir leurs comptes. On leur donnera donc de l'argent de poche dès cinq ou six ans : ils en seront responsables, et on n'en contrôlera pas l'usage.

Dans le même sens, on voit certains parents — près de la moitié chez ceux que l'*Ecole des Parents* de Toulouse a interrogés — donner une récompense pour le travail scolaire — par exemple quand l'enfant est dans les cinq premiers de sa classe. C'est considérer que le travail peut devenir un moyen d'acquérir de l'argent, déjà à cet âge.

L'autre tendance révèle une sorte de pudeur à l'égard de l'argent — comme si on craignait qu'il ne salisse l'enfant. On refuse alors de récom-

penser le travail avec de l'argent. Et certains, rares à vrai dire (19 % environ), ne donnent pas d'argent de poche avant 16 ans, en dehors des sommes nécessaires aux dépenses courantes et aux achats de livres ou de jouets souhaités par les enfants.

La crainte de l'argent corrupteur se manifeste aussi, très largement cette fois, dans le souci de contrôler les dépenses de l'enfant — de façon discrète en général, et indirecte.

Quel est le point de vue des enfants ?

Les enfants, quant à eux, ne semblent pas très angoissés par les questions d'argent. Ils ajustent, jusque vers 10 ou 11 ans, leurs achats aux sommes dont ils disposent, font beaucoup d'échanges, et pour le reste, ils sont bien contraints de se résigner : leurs désirs se dissipent assez vite en général.

Il n'en va pas de même avec la plupart des adolescents. A partir de 14 à 15 ans, l'argent devient le moyen, non plus seulement de se procurer de menus plaisirs — cinéma, cigarettes, journaux —, mais encore de conquérir l'indépendance. Il en faut pour la mobylette rêvée, pour les bals, pour les copines, pour acheter un instrument de musique, pour organiser des voyages ou des surprises-parties : ceci pour les garçons. Les filles songent davantage aux vêtements, aux bijoux, aux voyages. L'argent, c'est le nerf des amusements, mais c'est surtout celui de l'affirmation de soi. Ils notent bien souvent que les parents leur font le reproche de trop dépenser.

Et cependant, pour si fous qu'ils paraissent, nos adolescents n'adorent pas l'argent. Certains même le méprisent : « Il pourrait le monde », dit l'un d'eux. Unanimement, ils condamnent les vols des blousons noirs, même quand ils les comprennent.

Que désirent-ils par-dessus tout ?

Il y en a bien quelques-uns pour souhaiter la richesse — mais par le travail. La grande majorité rêve d'une époque où « les nations seraient unies », où « la paix, comme dit joliment l'un d'eux, serait le soleil du monde ». Ce qu'ils veulent, c'est la joie, la force, le succès. Mais ils ne semblent pas viser la fortune, ils ne comptent pas sur elle pour leur procurer tous ces biens (1).

C'est, nous semble-t-il, une attitude très saine, et dont notre pédagogie de l'argent pourrait s'inspirer.

Notre attitude vis-à-vis du problème de l'argent

Prenons garde qu'en essayant de leur donner le sens de l'économie, de la gestion personnelle de leur portefeuille, nous n'organisions en eux une avidité incompatible avec l'équilibre de la personne.

Récompenser leurs succès en particulier, n'est-ce pas, comme le remarque une mère, déprécier la signification de leur travail, qui ne doit pas viser simplement les plaisirs que peut procurer l'argent, mais avant tout leur

(1) N.D.L.R. Cf. dans notre dernier numéro (Mars 1962) l'article et les photographies : L'argent et les jeunes.

formation personnelle ? « L'argent, remarque un professeur, ne doit jamais motiver l'effort des enfants. »

Un tel point de vue sera sans doute qualifié de peu réaliste : les adultes ne travaillent-ils pas pour de l'argent ? Et peut-on ne pas y entraîner les jeunes ? A quoi il serait facile de répondre que le but premier du travail, ce sont les œuvres qu'il crée, et que c'est cela qui doit compter avant tout pour les jeunes.

Par contre, l'octroi d'une certaine somme comme argent de poche semble souhaitable car il développe une certaine autonomie — si cette somme n'est pas trop forte.

Peut-on enfin considérer que la « pédagogie de l'argent » sera complète tant que l'adolescent n'est pas amené à s'interroger sur le rôle qu'il joue dans l'ensemble de la société, sur les différences que l'on peut constater entre les revenus des diverses personnes, et sur les origines ? C'est ici encore une instruction civique objective qui apparaît encore nécessaire, du genre de celle qui est donnée dans les classes de philosophie de l'enseignement secondaire. Mais il n'y a pas de raison pour qu'elle ne soit pas dispensée à tous les jeunes.

Il faut sans doute essayer de tout concilier, et le réalisme pragmatiste qui doit apprendre à l'enfant une utilisation judicieuse de l'argent, et l'idéalisme moral qui, plaçant l'argent fort au-dessous des vraies valeurs, refuse d'en faire une fin, et ce réalisme social — idéaliste à sa façon, qui n'oublie pas que dans les questions d'argent il y va aussi des problèmes de la justice, de la paix civile, de la paix tout court.

La sincérité sociale

Tout au long de l'enfance et de l'adolescence, la découverte réitérée que l'adulte est capable de mensonge — ou, pis encore, qu'il ne sait pas se rendre compte qu'il ment, tant le mensonge colle à sa personne — c'est pour les jeunes le scandale des scandales. De tous les impératifs moraux, celui du respect de la vérité est dans l'éducation l'un des plus importants, sinon le plus important.

Cela a commencé peut-être avec l'histoire du père Noël, si troublante, à en croire le professeur Sutter, pour certains enfants. Cela se poursuit avec les demi-mensonges d'une demi-éducation sexuelle. Plus tard, ce sont les plaintes des parents au sujet de la corruption de la jeunesse d'aujourd'hui qui vont apparaître comme le comble de l'hypocrisie. Un apprenti nous déclare :

« Quand ils racontent : à notre époque, nous n'étions pas comme ça, on se dit : « Qu'est-ce qu'ils se croient ? » En réalité, on sait bien qu'ils étaient tout pareils que nous. »

La question des blousons noirs est significative. Cette jeunesse dévoyée, les adolescents la jugent sévèrement, certes, mais avec compréhension. Ils la plaignent plus qu'ils ne la méprisent. « Ce sont de braves types, disent-ils, seulement ils ont eu des parents pauvres, ou surtout des parents qui ne les

surveillaient pas. C'est la faute des parents. — Alors moi, dit un autre, quand je vois à la télé comment on les représente, j'ai envie de mettre des blue-jeans. »

Ils n'acceptent pas qu'on impute aux jeunes des faiblesses dont la société est la vraie responsable, selon eux. Ou aussi ils jugent hypocrite qu'un film, mauvais jusqu'à 18 ans moins un jour, devienne bon le lendemain. Il leur arrive de s'étonner que les adultes, si sévères pour les jeunes délinquants, tolèrent de vieilles institutions comme la fraude fiscale, ou la prostitution, pour ne parler que de celles-là.

Les réactions des parents

Beaucoup de parents ont réfléchi à ces problèmes. Mais les solutions qu'ils envisagent sont diverses.

Certains s'indignent : « On donne trop de publicité à des actes, à des faits immoraux. On fait l'étalage du crime, du vol, de l'oisiveté. Un simple article de journal, une affiche suggestive réduisent à néant nos efforts d'éducation ». On le voit : ils sont au fond du même avis que les adolescents qui accusent la société de fabriquer les jeunes délinquants.

Ils souhaitent que soient proscrits les films de moralité douteuse, l'étalage des scandales à la radio et dans la presse. Et ils ont sans doute raison.

Il ne suffit pourtant pas qu'un mal soit tenu secret pour qu'il n'existe pas. Tôt ou tard les jeunes le rencontrent, et leur déception n'en est que plus forte. Il est vrai que la publicité faite aux crimes peut suggérer à certains d'entre eux de les imiter à leur façon, et que la tenue morale des grands moyens d'information laisse souvent à désirer. Mais il est vrai aussi que cacher le vice n'a jamais suffi pour rendre les hommes vertueux.

D'autres parents songent à « une formation civique et morale qui pourrait, dit l'un d'eux, dans cette société où le meilleur et le plus honnête est rarement récompensé, donner le sens des vraies valeurs ».

Indication capitale, nous le disions à propos de l'argent, et qu'il convient de ne pas négliger. Mais, les entretiens le disent avec force, ce qu'ils apprécient plus que les leçons, ce sont les exemples. « Un père resquilleur, que pourra-t-il exiger de ses enfants ? »

Les réactions des jeunes

Il y a chez les jeunes, à l'égard des adultes, une exigence sévère, que ces derniers doivent entendre, car ils n'en sont pas toujours conscients.

Assurément, un père et une mère seront toujours aimés par leurs enfants, pour tout ce qu'ils ont fait pour eux, pour la bonne entente aussi qui règne entre eux : nous avons trouvé des adolescents, en désaccord sur beaucoup de points importants avec leurs parents — religion, politique, argent — mais qui continuent à les respecter, notamment parce qu'ils forment un couple uni.

Mais ils demandent à leurs parents, non seulement d'être des exemples de vie droite et honnête, mais aussi de leur apporter un idéal concret, et surtout agissant. Ils n'admettent pas l'indifférence chez eux.

Il ne leur suffit pas que leur soient montrés les aspects négatifs de la vie, ils veulent que leurs parents luttent contre ces aspects, qu'au lieu de déplorer les injustices ils travaillent à les diminuer.

En un mot ils attendent de nous que nous mettions nos actes en accord avec nos paroles, car ce sont des réalistes.

Avoir des enfants, nous le savons bien, c'est prendre beaucoup de responsabilités, mais c'est aussi se donner de bons alliés contre notre routine et notre laisser-faire, contre notre hypocrisie et notre indifférence, si du moins nous sommes attentifs à leur appel.

Une pédagogie clairvoyante ne peut ignorer que le monde où les jeunes vont s'engager comporte des ombres à côté des lumières. Si nous voulons qu'ils aient le désir de surmonter les difficultés auxquelles ils se heurteront, ne faut-il pas que nos propres efforts les persuadent que nous croyons en la possibilité de les vaincre ? Ce qu'ils nous demandent, c'est en somme que nous leur fassions part de cette foi.

*Livres dépanneurs-entraîneurs des Lycéens,
véritables répétiteurs à domicile. Remboursés si retournés.*

MATHÉMATIQUES ANIMÉES

à VILLIERS-St-FRÉDÉRIC (S.-et-O.) CC Math'Digest 4511.01 Paris

Classes : 8^e 7^e, exam. d'entrée en 6^e : **9,95 F.** - 6^e et tous rappels : **11,95 F.**

5^e bon départ alg. géo. : **13,95 F.** - 4^e : **12,95 F.** - 3^e et BEPC : **15,95 F.**

2^e clarifiée : **15,95 F.** - 1^e clarifiée + 300 solutions examen : **25,95 F.**

Lettre inutile, il suffit d'indiquer la classe sur le mandat.